

## **Lutte en eaux calmes**

Dominique Lavallée

Numéro 59, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lavallée, D. (2001). Lutte en eaux calmes. *Brèves littéraires*, (59), 67–69.

## *Lutte en eaux calmes*

Je ne m'étais pas tout de suite aperçue que le chum de ma mère avait pris place juste derrière moi.

La rivière était calme comme elle l'est souvent à la brunante. Le soleil qui semblait immense touchait déjà la ligne d'horizon. Je respirais profondément pour faire provision d'air pur, pour faire une parenthèse de la ville. Puis, tous les passagers des rabaskas se sont exclamés en même temps : « Oh ! Regardez le héron ! » Il se tenait digne et droit, bleuté et splendide sur le rivage, à quelque pas de nous.

Nous avons recommencé à pagayer. Nous étions dix par rabaska et devions tous pagayer au même rythme pour décupler la force, mais surtout pour ne pas heurter nos pagaies les unes contre les autres.

Soudain, quelque chose de terrible s'est produit. Ma pagaie et celle de derrière se sont entrechoquées. Je me suis retournée. Ce n'était pas ma mère, c'était lui. Lui et son orgueil démesuré. Lui et sa haine que je sens depuis notre première rencontre. Lui, qui devait toujours avoir raison. Lui, qui humiliait pour se hausser dans sa propre estime. Déprécier tout le monde pour être gagnant. Cet homme que j'ai tant bien que mal évité jusqu'à maintenant parce que la guerre aurait été féroce, meurtrière et finale. J'ai avalé

pour retrouver du courage. Je repassais l'incident dans ma tête. Je pagayais pourtant exactement à la même cadence que mon coéquipier de devant. C'était donc lui, mon ennemi, qui ne suivait pas. Il devait m'en vouloir. Il devait se dire que j'étais conne et que c'était moi qui ne suivais pas. Il a méprisé devant moi tant de gens, tant de fois, avec un vrai mépris bien gras. En ce moment, il me détestait pour éviter de se remettre en question et se sentir humilié devant moi. J'en étais persuadée, car je sens les gens. Je les absorbe. Je suis l'éponge qui se gorge de leur sève qui, arrivée en moi, devient venin. L'humeur des gens coule en moi. Je n'y peux rien. Ça entre, ça entre et quand j'identifie l'émotion qui vient d'entrer, c'est trop tard pour la faire sortir. La plupart du temps, ce sont des émotions négatives. De la haine à l'indifférence, en passant par l'agressivité, la domination, la vengeance, l'égoïsme, l'insatisfaction et la cruauté. C'est le monde moderne qui les rend comme ça ; à moins que ce soit moi qui vieillisse mal.

Je sentais son agressivité menaçante dans mon dos.

Je rêve souvent que je vais mourir poignardée dans le dos en pleine rue, à l'heure de pointe sur Sainte-Catherine au coin de McGill College, dans l'indifférence la plus complète. Je me raisonne : « Ce n'est pas loyal d'attaquer quelqu'un dans le dos ».

À ce moment, je ne voyais plus les canetons et leur mère protectrice filer sur l'eau qui s'assombrissait tranquillement. J'avais mal au cœur. Mon corps était en alerte. Je ne devais pas accrocher une autre fois sa pagaie. J'étais concentrée là-dessus. Pagaie avant,

arrière. Pagaie avant, arrière. Je pagayais mécaniquement. Je craignais d'entendre encore ce bruit me rappelant la détonation du canon. Je regardais sa pagaie du coin de l'œil pour m'assurer qu'il ne soit pas sur le point de m'agresser à nouveau. Mais je devais me concentrer sur la pagaie qui me précédait. Car si nos pagaies se frappaient de nouveau, j'aurais une excuse ; je faisais ce que je devais faire, soit suivre le rythme du pagayeur assis devant moi. « Ça va bien, ça va bien. Il ne faut pas que je pense à lui. Que je pense à ce qu'il pense de moi. Toute cette haine que je sens qu'il me lance. » J'aurais bien aimé la lui servir, à ma façon, en bonne et due forme, sa haine. Lui dire qu'il n'est rien pour moi. Lui dire qu'il est petit. Lui dire que j'aimerais qu'il disparaisse de ma vie et qu'il ne mérite pas la place qu'il occupe. Qu'il n'est pas de taille. Qu'il est un imposteur médiocre.

J'en étais là dans mes pensées lorsque... bang !, nos pagaies se sont frappées une seconde fois dans un grand bruit d'affrontement disgracieux qui a résonné dans tous mes os. Un bruit qui appelait des excuses. Un bruit qui agissait comme un déclencheur de haine. C'était encore sa faute. Mais il n'a rien dit. Ce silence voulait dire qu'il croyait que c'était ma faute. Et cette accusation me pesait plus que tout au monde.

En cet instant précis, j'aurais tellement voulu me retourner et assaillir mon beau-père d'un coup de pagaie en plein visage pour qu'il tombe en poussière et disparaisse comme un mauvais rêve. Qu'il disparaisse et que mon père revienne à la vie et reprenne enfin sa place.